L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 3 SEPTEMBRE 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
RÉDACTEURS-PROPRIÉTAIRES
G. F. WEISSE, F. DUFOUR
E. DUVERGES, B. HARRY
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI MATIN, 3 SEPTEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. Ne paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce Jour.

Par N. Vigné, à 11 h. à la Rotonde de l'Hôtel St. Louis.—Quelques terres avec bâtisses, dans l'île comprise entre les rues Bienville, Conti, Royale et Passage de la Bourse.—Une maison en briques sur la rue d'Orléans.—Trois esclaves, savoir: une femme et son enfant, blanchisseuse, domestique de maison.

Par B Turpin, 66 rue de la Vieille Levée.—Eau de vie, cognac, vermouth, fruits à l'eau-de-vie, etc.—Aussi, vin blanc.

Par C. E. Foratell, à la Bourse St. Louis, à midi.—Une negresse blanchisseuse, cuisinière, etc.—Deux autres négresses à talent.

Par M Barnett, accompagné St Louis et Chartres.—Cuirasses pour hommes et enfants.—Meubles divers.

Par Vincent & Co, à 10 heures, à leur magasin rue de la Bourse.—Marchandises sèches.

Question du coton.

La question du coton a recommencé à agiter les esprits en Angleterre; c'est à peine si la guerre d'Italie et les graves événements dont l'Europe a été récemment le théâtre, ont réussi à les distraire un moment de leurs préoccupations commerciales et philantropiques. Car, pour les Anglais, la question du coton est à la fois une question commerciale et humanitaire. Le monde ne produit pas assez de coton pour leurs manufactures, et, d'une autre part, ils ne reçoivent qu'avec répugnance, et parce qu'ils ne sauraient s'en procurer d'autre, la matière première que leur envoient l'Amérique et que récoltent des mains esclaves. Ils ne peuvent donc se soustraire aux reproches du crime que nous commettons à leurs yeux en possédant des esclaves. S'ils pouvaient se passer de notre coton, ils travailleraient avec ardeur à l'œuvre d'émancipation; mais que feraient les manufacturiers de la Grande-Bretagne, si nos nègres étaient affranchis? Ils seraient ruinés, car les Etats-Unis ne pouvant plus produire de coton, cesseraient de les en approvisionner.

Les hommes d'Etat et les philantropes du Royaume-Uni ne sont en vain occupés à tous les peuples agricoles; aucun n'a pu encore leur envoyer le coton que l'Amérique seule expédie en Angleterre. Des associations spéciales se sont formées pour encourager la culture du coton partout où le climat ou le sol semblent s'y prêter; mais tous les efforts tentés jusqu'à ce moment dans des différentes parties du monde ont été infructueux.

Deux pays ont particulièrement fixé les regards de l'Angleterre: l'Inde et l'Afrique. Il y a, en effet, dans l'Inde certaines provinces où le coton vient admirablement; celle de Berar, entre autres, pourrait à elle seule en produire une quantité suffisante pour approvisionner les manufactures du monde entier. Mais la province de Berar est à une immense distance de la mer: pour transporter le coton dans un port quelconque, il faudrait creuser le lit de nous ne savons combien de rivières sur une étendue de plusieurs centaines de lieues, établir d'interminables railways, et enfin trouver des bras pour la culture des champs.

Cela fait, on ne serait guère plus avancé, car le coton récolté dans l'Inde n'est pas exactement celui que recherchent les manufactures. Pour tous les tissus fins, les fabricants emploient ce que l'on appelle dans le commerce le *middle staple*, or, jusqu'à cette heure, l'Amérique seule a pu offrir cette précieuse qualité en assez grande quantité pour répondre aux besoins de la consommation. On n'en trouve, hors des Etats-Unis, qu'à Port Natal et sur la côte orientale d'Afrique; mais la culture n'en est pas facile et les quantités récoltées dans ces localités sont si négligeables qu'elles ne figurent pas dans les tableaux d'exportation. On a cherché à en accroître la production, mais sans succès.

On assure maintenant que le *middle staple* se cultive aussi admirablement dans l'intérieur de l'Afrique que dans le sud de l'Union. C'est possible, mais la chose n'est pas encore démontrée. Et puis nous voudrions voir les Anglais aller s'établir parmi les hordes sauvages de l'Afrique, établir des colonneries. Comment se maintiendraient-ils dans ces pays barbare, loin des rivages de la mer, où la présence seule des bâtiments de guerre pourrait seule les protéger? On trouverait-ils des travailleurs et des ouvriers pour défricher les forêts, labourer et ensemencer le sol, faire les récoltes, ouvrir les routes, creuser des canaux, etc. Il n'y aura du coton africain sur le marché anglais que le jour où l'Afrique tout entière appartiendra aux nations civilisées. Ce jour est il prochain?

Il y a des cultures qui ne réussissent que dans certaines régions et à l'exclusion de toutes les autres, de manière qu'il y a des pays de plaines et des pays de montagnes, des contrées arides et des contrées fertiles, des climats tempérés et des climats torrides, des terrains d'alluvion et des terrains pierreux. Cuba seule produit l'excellent tabac connu sous le nom de tabac de la Havane; la finesse, le velouté et le parfum de certains vins sont des qualités propres au terroir, et que la culture des mêmes vignes dans d'autres terrains ne saurait imiter. De même le coton *middle staple*, si nécessaire aux fabriques, se récolte uniquement dans le sud des Etats-Unis, et il est probable que toutes les efforts que l'on tentera pour en naturaliser dans d'autres lieux échoueront comme ont échoué jusqu'à présent les efforts les plus ingénieux de l'horticulture pour communiquer aux fruits tropicaux, obtenus par des moyens artificiels dans les climats froids, la saveur et le parfum qui les caractérisent sur le sol où ils croissent naturellement.

En admettant que quelques provinces de l'Afrique et de l'Inde puissent produire le *middle staple* en quantités suffisantes, les manufacturiers anglais seraient obligés de les payer avec du numéraire, parce qu'il n'y aurait pas d'échanges possibles entre la Grande-Bretagne et ces pays sauvages. Où et comment les manufacturiers trouveraient-ils l'argent nécessaire? Ils s'acquitteront envers nous en nous renvoyant, sous forme de tissus, une partie de la matière première qu'ils nous ont achetée, ainsi que des produits perfectionnés de l'industrie nationale. Mais que feraient de ces produits les sauvages de l'Inde et de l'Afrique, chez qui n'ont pas encore pénétré les besoins artificiels créés par la civilisation?

On le voit, quoi que fasse et quoi que tente l'Angleterre, elle sera longtemps encore, toujours peut être, placée sous la dépendance des Etats Unis pour son approvisionnement de coton. Nous nous en félicitons sincèrement et pour elle et pour nous. Il serait heureux que ces intérêts des peuples fussent à ce point confondus qu'une étroite solidarité les unit tous, et qu'aucun ne pût se séparer des autres sans se perdre irrévocablement. Ce jour, la grande utopie de la paix universelle se réalisera, et ce que la morale, la philosophie, la religion, les lumières et les progrès de la civilisation n'auront pu accomplir, l'intérêt matériel, l'intérêt matériel, l'intérêt qui n'est que l'égoïsme, le fera sûrement et infailliblement.

Ecoles publiques du 2me District.

L'ECOLE PUBLIQUE DU 2me DISTRICT.—L'ouverture des Ecoles Publiques du Deuxième District aura lieu lundi prochain, à ce courant. Voir l'annonce.

Le correspondant du *Charleston Courier*, écrivant de New York à ce journal, lui annonce que la délégation de l'Etat de New-York à la convention de Charleston, votera à l'unanimité en faveur de DANIEL S. DICKINSON comme candidat à la présidence.

Etat des votes.—Les personnes de 12 à 60 ans qui veulent s'instruire dans l'anglais, le Français et les branches commerciales, doivent s'adresser de suite, chez le Prof. Brotz, 12 rue St. Charles.

Les pois resteront à la portée de toutes les bourses jusqu'au 1er octobre.

—Les sociétés maçonniques se remuent ouvertement en Italie. Il y a également à Londres des connaissables de réfugiés qui l'on a délibéré et voté ostensiblement les projets les plus violents.

—Toutes les escadres françaises de l'Adriatique sont en ce moment rentrées dans le port de Toulon. On a parlé vaguement d'un événement heureux qui pourrait compliquer de nouveau nos relations avec la Porte. Un consul français aurait été assassiné au côté d'Aden.

L'escadre d'évolutions de la Méditerranée va décidément être réduite à six bâtiments.

—On apprend d'Espagne une bien triste nouvelle: la mort de la duchesse de la Alméda, femme du général Hon de Olnos, directeur général de l'infanterie. Ce général était parti il y a peu de jours, pour passer l'inspection de nos armée et s'était arrêté dans cette but à Valence, tandis que sa famille avait continué le voyage jusque à Barcelone, où elle devait rejoindre quelque temps pour prendre les bains de mer. Le courrier du grand soir, sa promenade accoutumée. Avant-hier matin, elle mourut subitement frappée d'une attaque d'apoplexie. C'était une des plus belles femmes de Madrid; elle était surtout très estimée.

Dépêches télégraphiques

Transmises à l'*Abeille*.

Départ de steamships.

New-York, 1er sept.—*La Sarinia* est parti aujourd'hui de ce port pour Hambourg. Il n'y avait pas d'espèces à bord.

Incendie à Cincinnati.

Cincinnati, 2 sept.—Une incendie a éclaté ici hier. Le grand établissement de MM. McKeehan & Evans, emballeurs de porc, a été la proie des flammes.

L'édifice contenait, au moment de l'incendie, 3,000,000 livres de porc et presque tout a brûlé.

La perte est, dit-on, de 850,000.

Mort d'un Kentuckien distingué.

Lexington, Ky, 1er sept.—Robert Wickliffe, le plus riche citoyen de l'Etat, et bien connu à l'étranger, est mort ce matin à sa résidence. C'est le beau-père de M. Preston, notre ministre en Espagne.

Désastre.

St Louis, 2 sept.—Une voie s'est affaissée hier à bord du bateau à vapeur *York State* qui a coulé près de Madison, à douze milles au-dessous de cette ville. On n'a rien sauvé du fret, etc. Aucun des passagers n'a péri.

Rixe.

Louisville, Ky, 2 sept.—Une rixe a eu lieu à Henderson, dans cet Etat, entre Louis Leonard et Wm. Elam. Ce dernier a été grièvement blessé à la poitrine d'un coup de couteau, un crain qu'il ne succombe à sa blessure. M. Elam est un riche fermier et jouit de l'estime générale.

Arrivée du Cumberland.

Portsmouth, N. H., 2 septembre.—Le Cumberland, que vient de quitter la rade de Nouvelle Yorke, capitaine John S. Missroon, est entrée hier dans notre port. Elle vient de la côte d'Afrique où elle a longtemps croisé.

Arrivée de la barque Brillant.—Accident.

Passe S. O., 2 septembre—La barque Brillant, capitaine W. F. Sagebee, partie de Vera Cruz il y a sept jours, est arrivée ce matin, à onze heures.

Hier soir, à dix heures et demie, la femme du capitaine Lasagbee est tombée par dessus bord. Il a été impossible de la sauver. Le vent soufflait avec violence, le courant était très fort; elle a été emportée malgré les efforts de chacun.

DERNIERES NOUVELLES DE LA HAVANE.

ARRIVÉE DU QUAKER-CITY.

New York, 2 septembre.—Le steamship *Quaker City*, capitaine Schufeldt, est entré dans ce port, avec des nouvelles de la Havane jusqu'au 29 août.

Le départ royal régiant et restreignant le commerce, et qui a été promulgué par le gouverneur-général, en occasionne de grands embarras aux expéditeurs américains et aux capitaines de navires.

Il faisait très chaud à la Havane, mais l'état sanitaire de la ville continuait à être satisfaisant.

Le marché au sucre était très languissant et aucune activité à la clôture.

Il ne se faisait que peu d'opérations dans le change, et les taux avaient une tendance à la baisse.

ARRIVÉE DU STEAMER CAHAWBA.

New York, 2 septembre.—Le steamship Cahawba, venant de la Nouvelle-Orléans via la Havane, est entré dans notre port. Il a quitté la Havane le 30 août, un jour après le *Quaker City*, mais n'apporte rien d'important.

RIXE FATALE.

Louisville, Kentucky, 2 septembre.—Une rixe sérieuse a eu lieu, aujourd'hui, à Hopkinsville, en cet Etat, entre W. W. Walton et le capitaine James Jackson. Le premier a reçu un coup de pistolet et est mort sur le champ.

LES MINEURS DE CHARBON EN GRÈVE.

Pittsburg, Pennsylvanie, 2 septembre.—Les ouvriers travaillant aux mines de charbon dans les environs de cette ville, se trouvent toujours en grève; ils veulent être payés au poids au lieu de la mesure.

TROIS PERSONNES NOYÉES AUX CHUTES DU NIAGARA.

Buffalo, New York, 2 sept.—Un canot dans lequel se trouvaient deux hommes et une dame a été emporté par le courant et précipité dans le gouffre des chutes. On suppose que ces personnes se rendaient à leur résidence à Navy Island. On ne connaît pas d'autres détails sur cet événement.

Marché de New York.

3 septembre—Le marché au coton a clos avec calme; le middling Uplands est coté 11 1/2. La farine a clos avec tendance à la baisse; il en est vendu aujourd'hui à 4 bl et et 5 bl et les superfines.

Le maïs mélangé valait 80 à 82 cts à la clôture; le jaune 83 1/2; l'huile de lin 57 à 59 cts; le lard salé 10 à 11 cts; le saindoux 12 1/2 cts.

A l'encan, le thé a été vendu aux prix de la place, à l'exception du thé Souchong qui a été adjugé à une légère baisse. Le whisky a langui et a subi une baisse de 1/8 cts dans la semaine, le mieux-value est coté 5 1/2 à 7 cts. Le café a clos ferme à 11 1/4 et 11 3/4; ces dernières de 20 à 22 cts.

Marché de Cincinnati.

3 sept.—La farine languissait à la clôture, mais n'avait subi aucun changement dans ses prix. Les provisions étaient peu recherchées à la fin de la semaine; le mais blanc 77 à 80; whisky maintenu à 23.

Vicksburg, 3 septembre.—Le bateau à vapeur Hannibal est passé ici ce matin, à 9 heures. Il descend le fleuve.

Vicksburg, 2 septembre.—Le steamboat Chancellor est passé ici, descendant, à midi; le Rapide, à 5 heures; et le Violet à 7 heures ce soir.

CHRONIQUE LOCALE.

L'INTENDANCE DE M. DE JOSEPH D. FOSTER, accusé d'avoir blessé le docteur Samuel Choppin, aura lieu le 9 du courant, devant le recorder suppléant.

CONTRAT ADJUGÉ.—Le marché pour nettoyer et réparer les rues du Troisième District a été adjugé à J. B. Fitch. Le nettoyage coûtera $18,000 et les réparations $9,000.

M. A. H. SAMUELS, qui a été blessé au dernier incendie, par la chute d'une échelle, est mieux aujourd'hui. On espère qu'il pourra sortir dans une quinzaine de jours.

L'INCENDIE DE LA RUE TCHOUPITOULAS.—On ne sait pas encore à quoi s'en tenir sur la perte occasionnée par cet incendie; les uns disent qu'elle est de 25 mille piastres, d'autres prétendent qu'elle atteindra le chiffre de cinquante mille piastres.

Nous avons dit, au parlant de la manière dont le feu avait pris, qu'un homme (on ignore son nom) dont les marchandises avaient été avariées et brûlées, avait déclaré à un autre de partager avec lui le bénéfice, s'il laissait mettre le feu à quelque chose d'assurance qu'une partie des marchandises avait été enlevée du magasin avant l'incendie. Nous ajoutons que M. Barnett ne se servait pas souvent du magasin dans lequel l'incendie a éclaté. Lorsque son fils y vint après le déjeûner, il trouva la porte ouverte et vit de la fumée s'échappant de dessous une balle de chanvre. Il éteignit le feu et en parla à mère. Celui-ci conçut des soupçons et se hâta d'aller au magasin; mais quand il y arriva, les flammes l'envelopparent.

LES RECENSEURS.—Anthony May a été en vertu, par le procureur-général, et sous la Première Cour de District pour avoir assailli Pat. Carney et lui avoir volé d'un coup de dent un gant de la valeur de 1 sou. Il a le jour un cautionnement de mille piastres.

Frank Truxillo devra se présenter devant le même tribunal pour y répondre à l'accusation d'avoir violemment assailli Peter Jenkens.

George Parker, homme de couleur libre, a reçu l'ordre de quitter la ville dans deux mois.

Pat. Clark a été condamné à trois mois de work house pour vol de mais sur la levée.

Une vingtaine de personnes accusées de délit ont été admises acquitter une amende de deux piastres et demie.

—Mme Burnet a été condamnée à cinq piastres d'amende pour avoir blessé Ellen McGrath d'un coup de fatigue.

Augustin Calderon que Françoise Allemand accusent d'assaut et batterie, a été acquitté, la plaignante ne s'étant pas présentée en Cour.

Giraud Constandt a été condamné à trois mois de work house pour vagabondage.

Mme Casette Veni est accusée d'avoir insulté la famille de Jean Marie Fischat, à l'encoignure Villeré et Dumaine.

—John Hogan a été arrêté dans le Quatrième District, sous prévention d'avoir voulu tuer Wm Norton, dans la rue Sorapure.

TENTATIVE DE SUICIDE.—George Christian qui se recordez Wirts a fait connaître dernièrement à l'amie des Abénés, a essayé de se couper la gorge hier matin. On dit qu'il a voulu le faire pour cinq cents piastres des propriétés qui en valaient cinquante mille.

HÔPITAL DE CHARITÉ.—Le rapport de cette institution constate qu'il y a eu, dans le semaine terminée hier soir, 263 malades admis; 254 renvoyés guéris et 33 morts; il reste en traitement 686 malades.

—L'officier Thomas Kearney, qui s'était grièvement blessé en faisant un plongeon au Lac, il y a une quinzaine de jours, est mort hier chez son père, où il s'était élevé à la hauteur de dix pieds à un endroit où il n'y a que cinq pieds d'eau. C'était un officier très ponctuel dans l'accomplissement de ses devoirs.

LES FORTIFICATIONS BELGES.

Les travaux de fortifications que fait exécuter ce gouvernement préoccupent l'opinion en France. Le *Constitutionnel* a publié sous la signature de M. Granier de Cassagnac, un article contre le projet d'agrandissement d'Anvers. Le voici:

"L'opinion publique est périodiquement informée et préoccupée d'un gouvernement belge, ayant pour objet d'étendre et d'améliorer considérablement les fortifications d'Anvers.

"Ce projet, qui revient tous les ans à l'ordre du jour, au retour de S. M. le roi des Belges, ne nous semble donc pas nouveau, sauf quelque surprises aux hommes sensés.

"On se demande en vue de quels dangers la Belgique croit se mettre par les travaux qui l'ont commencée, se renseigne à des gens considérables, qui sont mieux bot, et se préparerait à une défense énergique contre des adversaires qu'elle désigne ou qu'elle ait dans sa situation politique la présence mieux que des remparts.

"Il faut croire, en effet, que le motifs que présente le projet de fortifier Anvers, il n'est pas impossible d'en supposer un, et peut-être même le véritable.

"A la fin de janvier 1859, entre la bataille de Magenta et la paix de Vienne, pendant que l'empereur Napoléon tenait en échec de la Savoie, M. Jules Simon interrogeait quelques notabilités parlementaires, appuyé par plusieurs membres du conseil de guerre, dans l'île de Walcheren, à l'embouchure de l'Escaut. On sait que l'expédition ne fut pas heureuse. Arrêtée par les bancs de sable par la petite garnison de Flessingue, intimidée par les préparatifs de roi Louis, le maréchal Kernadotte, de l'ancien Bissinory, et valeureux surtout par la Sèvre, les Anglais sortirent de l'Escaut le 5 septembre, après une tentative sans profit et sans gloire, qui leur avait coûté, en trente-cinq jours, près de vingt mille soldats.

"Il semblerait que, prévoyant des complications hégémoniques sur le continent et désirés par la fâcheuse issue de 1809, les Anglais voulussent se ménager de meilleures chances, il est certain, en effet, qu'on vue d'un débarquement nouveau, l'île Walcheren se serait balancer l'avantage qu'offrirait la possession d'Anvers, avec sa citadelle et un grand camp retranché.

"Ainsi, considérer le Pas-de-Calais comme une rivière, faire d'Anvers une grande tête de pont, qui permît aux troupes anglaises de débarquer sur et de s'établir, à leur gré, sur le continent,—voilà une explication qui, à défaut d'autres, rend compte avec logique et bonheur du dessein qu'aurait la Belgique de construire de nouvelles fortifications contre un ennemi imaginaire, que la bon sens rend impossible, et que les traités rendent impossible.

"Or, le projet de fortifier Anvers a cette signification, ou il n'en a aucune.

On ne sait rien de ce qui s'est passé les premiers jours de la conférence. Tout ce qu'on peut constater pour le moment, c'est que jamais réunion de plénipotentiaires chargés d'une mission de paix ne s'est ouverte au milieu d'inquiétudes plus universelles, et, il faut bien le dire, d'appréhensions de guerre plus marquées. Aucune des grandes difficultés qui entouraient, dès le début, l'œuvre de la paix n'a été aplanie jusqu'à présent, et les doutes qui se sont manifestés quant à la possibilité de l'accord définitif sur les bases arrêtées à Villafranca, subsistent encore, disons-nous, sont loin d'être dissipés encore.

L'Angleterre montre toujours les mêmes défiances et l'organisation de la défense du pays, qu'elle poursuit avec une activité d'Etat aussi vivement que si nous étions à la veille d'une conflagration nouvelle. A la Chambre des Lords, la seconde lecture d'un bill relatif aux milices a donné lieu à lord Stratford de Redcliffe l'occasion d'interroger de nouveau, sur la nécessité de fortifier l'organisation de l'armée. L'ancien ambassadeur de la Grande-Bretagne à Constantinople a déclaré, à ce propos, qu'il voyait l'Angleterre entourée de dangers et qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les craintes de guerre nouvelle éclatait pendant les procharnes vacances parlementaires. Il est vrai qu'en terminant son discours, le noble lord s'exprimait d'une manière plus rassurante. Il a exprimé la confiance qu'il a manifestée au pays.

Le discours prononcé par lord John Russell à la Chambre des Communes est très-sur sur la question spécialement soulevée par lord Elcho, le chef du Foreign-Office a déclaré, en effet, que ce que la motion voulait empêcher, c'est à-dire la participation de l'Angleterre à un congrès européen, permettrait à l'Angleterre, si elle le jugeait à propos, de prendre part à une conférence, si toute probabilité, personne n'aurait ni le désir ni le projet de le faire jamais.

Mais tout en constatant les obstacles réels qui s'opposent à ce que l'Angleterre concoure aux délibérations d'un Congrès et en donnant comme probable qu'elle se tiendra à l'écart des réunions qui doivent consacrer la paix, le ministre a fait des réserves pour certaines éventualités qu'il n'a pas défini d'une manière bien précise. Il s'est borné à dire, à ce sujet, que si l'Europe avait l'intention de développer une confédération italienne pouvant écarter l'intervention étrangère et prévenir des révolutions sanglantes, l'Angleterre pourrait peut-être refuser d'intervenir diplomatiquement pour assurer ce résultat.

Le noble lord a signalé à la Chambre l'état de l'Italie à ce point de vue, qui lui semble digne de l'admiration du monde. Par leur conduite actuelle les Italiens lui prouvent qu'ils étaient mûrs pour la liberté, et il ne voit pas pourquoi, à la fin de la guerre, on ne devrait pas régler lui-même ses propres affaires et exercer le même droit que la Belgique, la Hollande, la France, la Suède et la Grande-Bretagne ont exercé, et qu'il exerce, en obéissance à d'autres que ceux qui avaient été leurs souverains légitimes.

Le *Dritto*, de Turin, rapporte, d'après des lettres de la Romagne, que l'hiver de 1859-60 Autrichiens resteront dans le pays vénitien. Un camp de 40,000 hommes est formé près de Peschiera (Novigo, Adria, Arnaso, etc.).—On dit qu'il doit être commandé par le général de Reus. Au palais Angeli, au palais Angeli, on prépare des appartements pour un personnage militaire important.

Des lettres de Bologne, publiées au *Courrier marseillais*, de Gênes, annoncent que le gouverneur général Cipriani a publié une proclamation à ses légionnaires des Romagnes, aux soldats, aux gardes nationaux dans laquelle il se montre plein de confiance et dit que l'avenir du pays dépend de sa conduite politique. Il annonce la convocation de l'Assemblée. Le Chevret dit que cette proclamation a été parfaitement accueillie, et que l'ordre est complet dans les Romagnes.

Une correspondance particulière de Berlin confirme le prochain envoi d'une expédition prussienne au Japon. Une flottille prussienne partira pour cette destination dans le courant du mois d'octobre, avec mission d'agir au nom du Zollverein, peut-être aussi au nom des trois villes hanséatiques.—Elle naviguera pendant un but scientifique.

Les nouvelles de l'Inde s'accumulent. Les troubles de Calcutta, du 2 juillet, ne sont pas de nature à calmer les inquiétudes que nouvelle cause. Dans la même colonie donne au gouvernement britannique une révolte des troupes de l'ancienne Compagnie n'était pas apaisée. On craignait même que, l'exemple de Delhi ne fût donné, une insurrection à peine étouffée des indigènes, et cette crainte semblait d'autant plus justifiée que dans une rencontre qui avait eu lieu à Cawnpore, les soldats révoltés avaient battu les troupes de la Reine.

POUDRE DÉSINFECTANTE.—Nous avons annoncé la découverte d'un procédé de désinfection par MM. Corne & Demeaux. Ce procédé consiste à détruire les substances animales infectes et même en décomposition putride, la poudre sur laquelle l'attention publique est aujourd'hui si vivement excitée, n'exhalant leur odeur, et les changeant en un amas terreux inodore.

S'étant rendus à Paris, MM. Corne & Demeaux ont fait les expériences les plus concluantes de leur secret, dans les salles d'autopsie de l'hospice de la Charité. On a ensuite dans le service de M. Velpeau, et grâce aux soins de M. Fauvel, son interne, de désinfecter par le même procédé les salles d'opérations. Les résultats n'ont rien laissé à désirer; appliquée sur des plaies de mauvaise nature, sur des ulcères cancéreux, de vastes abcès froids, cette poudre a fait cesser la fétidité et débarrassé instantanément de toute odeur.

Nous n'avons pas encore donné la composition de cette poudre désoquée. Elle est formée de plâtre, de sulfate de fer, de charbon animal, de sel marin et de chlorure de chaux. Le charbon animal ou noir animal provient de la fabrication du sucre. Chacun peut facilement préparer la quantité qu'il veut, formé que de substances existant partout à bas prix. La matière désinfectante toute préparée revient à un centime environ les 50 kilogrammes. C'est une poudre d'une couleur grisâtre plus ou moins foncée, suivant la pureté des matières premières, et aussi selon la proportion du charbon.

L'emploi de cette substance pour le pansement des plaies nécessite une préparation particulière. En délayant avec de l'huile d'olive une petite quantité de poudre, on obtient un produit dont la consistance, et celle d'une pâte ou d'un onguent, reste la même presque indéfiniment. L'huile lui donne de la fluidité, et transformant la poudre en onguent, on l'applique sur les plaies ou sur les ulcères. Si on le fait que pareille